

INDIENS CHIRIGUANOS

Le mot « Chiriguano », d'origine quichua, formé de « chiri » (froid) et « guano » (excrément, guano), n'est autre qu'un terme méprisant, d'insulte, employé par les Indiens Quichuas pour désigner leurs voisins contre qui, du temps de la domination Inca, ils ont eu si souvent à défendre leur frontière orientale.

Les indiens Chiriguanos sont de race guarani, laquelle n'a aucun terme de rapprochement avec la race Quichua, mais il semble impossible de dire à quelle époque ils sont venus occuper la région où ils sont maintenant établis. Quelques ruines bien anciennes que l'on trouve en différents endroits, notamment sur les hauteurs de la Cordillère, de l'Incahuasi, entre Moneagudo et Launillas, indiquent clairement que les Quichuas ont dû lutter énergiquement pour leur défendre l'accès des riches vallées formées par les dernières ramifications de la Cordillère des Andes, et les repousser vers les immenses plaines du Chaco. Cependant, il est probable qu'à la suite de la conquête espagnole, les Quichuas, opprimés, soumis, ont dû détendre leur surveillance, ce qui expliquerait la présence aujourd'hui des Chiriguanos dans la région à l'ouest de la Cordillère de Aguaragüe, dernier chaînon des Andes.

On désigne encore ces indiens sous le nom de « Cambas » et de « Tembetas ». Eux-mêmes se désignent sous le nom de « Abas », pour les hommes, et de « Cunas » pour les femmes. Ils habitent les provinces de Salinas, Azero, Cordillera, Gran Chaco, qui sont peuplées également par un grand nombre de blancs, descendants d'Espagnols et de « Cholos » (métis), ayant pour limites au sud, le Rio Bernejo, à l'ouest, la ligne de Cuyambuyu, San-Luis, San Juan del Piray, l'Acero ; au nord, ils s'étendent presque jusqu'à Santa Cruz de la Sierra ; vers l'est, jusqu'à l'Isozug, les Missions de Machareti, San Francisco, puis vers le sud-est, jusqu'à Caiza, Yacuiba, Ityuru, soit approximativement tout le territoire compris entre les parallèles 18 et 22 de latitude sud, et les méridiens 65-40 et 66-30 à l'ouest du méridien de Paris, représentant environ une superficie de 40 000 kilomètres carrés.

Comme aspect, le territoire occupé actuellement est assez varié. Tantôt, c'est la

vaste plaine du Chaco bolivien, plaine basse, sablonneuse, de végétation peu développée, baignée par le Rio Pilcomayo, et les arroyos naissant dans les Cordillères de l'Incahuasi, d'Aguaragüe, pour aller disparaître à peu de distance dans le sable ; tantôt, ce sont les forêts impénétrables, de végétation exubérante de l'Acero, tantôt le bord des rivières poissonneuses, peu encaissées, de rives fertiles comme les Rios de Carapari, San Luis, Saucos... Jamais on ne trouve de population Chiriguana à une altitude supérieure à 1500 mètres. Le climat est chaud, la température atteint chaque année 40 à 45° à l'ombre pendant les mois de décembre et janvier. Les saisons sont bien marquées : la saison sèche de mars ou avril jusqu'en septembre ou octobre, pendant laquelle les pluies sont rares, la température peu élevée, et la saison des pluies depuis octobre jusqu'en avril, pendant laquelle les pluies sont presque journalières, le ciel toujours nuageux, la chaleur suffocante.

POPULATION

Suivant les renseignements laissés par le Père Lozarro, il paraîtrait qu'il y a deux siècles, les Chiriguanos auraient été capables de fournir 29 000 à 30 000 hommes en état de porter les armes. A la suite de nombreuses guerres avec les chrétiens, de maladies épidémiques, d'émigrations à la République Argentine, ce nombre doit être aujourd'hui bien réduit, et il est probable (un recensement exact est impossible) que le nombre de ces Indiens ne dépasse pas 29 000 à 30 000 avec hommes, femmes et enfants ; ce qui donnerait à peine une densité de 1 par kilomètre carré. Les centres où la densité de population est la plus élevée sont Machareti, Cuevo, Ibo, Caraparicito, San Pascual de Boicobo. Le dernier soulèvement de 1896 a achevé de décimer la tribu Chiriguana : le champ de bataille de Curuyqui où l'on voit encore d'immenses tas d'ossements humains restés sans sépulture, bien que ce champ de bataille soit situé seulement à deux ou trois kilomètres de la Mission de Ibo, montre qu'au moins deux ou trois milles cambas ont péri là sous les balles des chrétiens.

TEMBETA

Le caractère distinctif des autres tribus voisines est l'usage qui tombe en désuétude, il est vrai, de porter la « Tembeta », sorte de bouton double dont ils décoorent fièrement leur lèvre inférieure. La « Tembeta » est généralement faite d'un morceau de plomb, ou d'étain, ou d'un alliage des deux métaux présentant une partie cylindrique A (cf croquis) de 6 à 8mm de hauteur, et 15 à 30mm de diamètre, reposant sur une partie plane B. La partie A est légèrement creusée intérieurement, évidée à l'aide d'un couteau, et cette cavité est remplie d'une sorte de résine dans laquelle ont été incrustées de petites perles ou des petites pierres de différentes couleurs. La lèvre inférieure est percée d'un trou égal comme diamètre à celui de A. Cette partie A se passe dans le trou de la lèvre, la partie B restant dans la bouche entre la gencive et cette lèvre de manière à ne laisser voir extérieurement que les incrustations de perles ou de pierreries. Les hommes seuls portent la Tembeta, à laquelle d'ailleurs ils n'attachent aucune attribution. Ils la portent simplement comme un bijou, un ornement de leur personne. L'opération qui consiste à percer la lèvre inférieure se pratique en grande cérémonie par les anciens de la famille sur les enfants quand ceux-ci atteignent l'âge de 9 à 10 ans. Un petit trou de deux à trois millimètres est d'abord fait à l'aide d'un os bien affilé en pointe, puis on place dans ce trou une petite Tembeta d'un modèle aussi réduit. Le sujet est ensuite soumis à un jeûne de quatre ou cinq jours. Peu à peu, au bout de plusieurs mois, on remplace la tembeta petit modèle par une autre de plus grand diamètre, et il n'est pas rare de voir des hommes adultes portant une tembeta d'un diamètre atteignant jusqu'à trois centimètres. Les Cambas consentent difficilement à vendre une tembeta au voyageur, ayant la superstition que s'en défaire est une cause infaillible de malheur, de maladie ou même de mort.

La tembeta est aussi portée en Bolivie par les « Chanesees » ou « Tapietes », mais d'un diamètre beaucoup plus réduit. Quelques tribus du Brésil, et les Indiens « Caiguas », de la Gobernacion de Misiones, en République argentine, usent également de la tembeta. Ces derniers, les Caiguas, la fabriquent avec le bois de l'arbre appelé « Abati Tembabi ».

COSTUME

Les hommes s'arrachent généralement les quelques poils de barbe ou du corps qu'ils peuvent avoir. Ils s'épilent à l'aide d'un petit morceau de fer blanc, provenant le plus souvent d'une vieille boîte de conserve, qu'ils plient en deux et qu'ils serrent fortement entre le pouce et l'index. Ils portent les cheveux assez longs, coupés en rond autour de la tête, celle-ci ceinte d'un grand mouchoir rouge plié, appelé « Yapicuana ». Dans la région de Lagunillas, Monteagudo, Isozog, ils portent un grand chapeau de paille bien tressé, fabriqué entièrement par eux. Presque tous aujourd'hui connaissent l'usage de nos vêtements ordinaires, au moins chemise et pantalon. Cependant on en rencontre encore quelques-uns, surtout pour plus de commodité au travail, complètement nus, sauf un chiffon passé entre les cuisses et retenu par une ficelle de « caraguata » attachée à la ceinture. C'est la « baticola ».

Les femmes vont rarement complètement nues, et portent comme vêtement unique le « tipoï » ou « tiru » qui n'est autre qu'une sorte de longue chemise sans manche, très large, flottante, agrafée par deux épingles au-dessus des épaules. Au travail, elles ont l'habitude de l'abaisser pour le nouer autour de la ceinture, le buste restant nu pour plus d'aisance. Le tipoï est d'étoffe légère de coton, variant comme couleur, la couleur prédominante étant le bleu foncé, importée d'Europe et achetée dans les villages chrétiens. Elles vont tête nue, se peignant le visage, surtout les jours de fête, au rouge vif avec de l' « urucu » qui provient de la graine d'un arbre croissant dans les environs de Santa Cruz et de Guarayos. Leurs longues et abondantes chevelures sont toujours tressées avec une propreté et une recherche inconnues chez les Indiennes Aymaras et Quichuas des Hauts Plateaux boliviens. Il est à noter aussi la façon particulière qu'emploient les mères pour porter leur enfant : elles le placent à califourchon sur leur hanche, le soutenant à l'aide du bras et de la main. Les femmes sont coquettes, font avec soin leur toilette, se baignent chaque jour, aiment se parer de bagues, colliers, boucles d'oreilles, verroteries quelconques.

USAGES ET COUTUMES

Dès la plus tendre enfance, les Chiriguanos s'exercent au maniement de l'arc qu'ils emploient surtout comme arme de chasse, mais aussi quelquefois comme arme de guerre. L'arc a généralement 1m20 à 1m80 de longueur, est fait de bois très dur du pays, de « palo santo » ou « d'escayanti », qui est dur comme le bois de fer du Brésil. La corde est faite avec la fibre de la « caraguata », plante textile, épineuse, qui croît jusqu'à la hauteur de 60 à 80cm. La flèche est de cana hueca, roseau, et terminée par une pointe dont la nature et la forme varient suivant les usages auxquels elle est destinée. Pour la pêche, c'est une pointe en gros fil de fer, une vieille lame de couteau, ou autre ustensile analogue. Pour la chasse aux petits oiseaux, c'est une pointe en bois terminée par une sorte de petit bouchon également en bois destiné à assommer l'oiseau, l'étourdir, sans le blesser. Pour la chasse aux oiseaux plus gros, pour la chasse au jaguar, la guerre, la pointe est en bois dur d'escayanti, taillée sur une longueur de 10 à 10cm en section triangulaire ou quadrangulaire d'un centimètre de côté, avec encoches sur les arêtes en forme de dents, ayant pour but d'aggraver la blessure en rendant plus difficile l'extraction de la flèche. Contrairement aux tribus du nord est bolivien qui connaissent l'usage du « curare », les Chiriguanos n'empoisonnent jamais leurs flèches. La flèche porte au maximum à 100 ou 120m. Les Indiens arrivent à une grande habileté au tir à l'arc, manquant rarement un but de 10cm de diamètre placé à 80m de distance. Avec beaucoup d'agilité et une remarquable souplesse, ils évitent les flèches lancées par l'adversaire.

Quand une jeune fille atteint l'âge de la puberté, on lui coupe les cheveux, on la soumet à de nombreux jeûnes, la laissant isolée dans un coin de la hutte pendant plusieurs mois, sans qu'elle puisse avoir aucune communication avec le reste du monde.

Les femmes veuves se coupent les cheveux en signe de deuil immédiatement après la mort du mari.

La polygamie est très rare, sauf chez les chefs ou caciques qui ont droit à deux ou trois femmes.

On raconte qu'autrefois, pour faire sa demande, le jeune Chiriguano allait lui-même ramasser un petit tas de bois mort pour le déposer à la nuit tombante à la

porte de la hutte habitée par la famille de l'élue de son cœur. Si le lendemain, le bois était resté en place, c'était un signe évident que la demande était repoussée. Si, au contraire, il avait disparu, elle était agréée favorablement et le mariage avait lieu le jour-même ou le jour suivant au milieu de grands réjouissances. Aujourd'hui, ces formalités sont bien simplifiées : il n'y a besoin que de l'entente des deux intéressés qui, une fois convaincus de la nécessité de leur union, se retirent ensemble pour habiter sous le même toit, après une petite fête où l'on chante, où l'on danse, et surtout où l'on boit la « chicha » de maïs ou « d'algarrobo ». Bien que ce mariage soit peu cérémonieux, peu éclatant par ses décors extérieurs, le couple reste uni généralement pour la vie. Dans les Missions, les Cambas sont mariés à l'église, mais ils doivent obtenir préalablement le consentement du franciscain missionnaire, qui abuse souvent de son autorité pour imposer contre leur volonté, tel ou tel mari aux jeunes Chiriguano. Les mariages ont toujours lieu dans la même tribu, sans alliance avec les tribus voisines.

Les Chiriguano conservent encore une ancienne coutume : la « couvade » qu'on retrouve aussi chez plusieurs peuplades du centre de l'Afrique. Quand une femme vient à être mère, après l'accouchement, elle s'étend à plat ventre dans sa hutte pendant plusieurs jours, pendant que le mari se jette dans un hamac où il reste couché le même laps de temps, gardant le jeûne, mangeant seulement quelques graines de maïs.

Les enfants qui naissent infirmes sont mis à mort sans exception.

Les enterrements sont l'objet de pratiques spéciales valant la peine d'être décrites. A peine le décès est-il constaté que le défunt est revêtu de ses plus beaux habits, le visage est peint à l'urucu d'un beau rouge écarlate. Le corps est doublé, recroquevillé sur lui-même, puis mis en bière dans un « yambui », ou grand vase en terre fabriqué spécialement dans ce but. Dans certains cas, lorsqu'on sent la fin prochaine, inévitable, du malade, on n'attend même pas la mort pour cette opération. Comme les Indiens ont la croyance qu'après le décès, le défunt part pour accomplir un long et pénible voyage, pour aller ressusciter très loin, vers l'orient, on met dans le yambui, à côté du cadavre, tout ce qui est nécessaire pour arriver au terme de ce voyage : un briquet pour lui assurer le feu, un peu de maïs et un « matée » (calebasse) plein de chicha. Le yambui est

alors recouvert d'un autre vase semblable, placé renversé et le tout est enterré dans la maison même du défunt, à une profondeur de 1m90 à 2m environ. La veuve se coupe les cheveux, les femmes du village se réunissent sur le lieu de sépulture, poussant des cris déchirants, de lugubres lamentations, de véritables hurlements pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Le deuil dure pendant plusieurs mois suivant le degré de parenté avec accompagnement de cris, lamentations, à certaines heures déterminées de la journée. La famille continue à habiter la maison où l'on a enterré le défunt.

La maladie qui fait le plus de ravages dans la tribu est la variole. Des épidémies de variole font disparaître des villages entiers, hommes, femmes et enfants.

IDEES – CROYANCES

Les Chiriguanos, à part quelques-uns appartenant aux missions franciscaines, de fondation relativement récente, ne connaissent aucune religion, ne possèdent aucun temple, n'ont aucun signe pour manifester extérieurement leurs croyances. Cependant, ils conçoivent l'existence d'une force supérieure, d'un être tout-puissant invisible, appelé « Tunpa », qui régirait les choses de ce monde. Ils croient à la métempsycose, s'imaginent qu'après la mort, ils doivent aller ressusciter dans une sorte de paradis terrestre qu'ils indiquent toujours comme devant être situé vers le levant, peut-être vers les rives du Rio Paraguya. Ils croient en l'existence de bons et mauvais esprits, de sorts jetés. Ils ont la plus grande vénération pour leurs sorciers, en même temps qu'ils les craignent jusqu'à l'épouvante. « L'Ipaie » est le sorcier qui jette les bons et mauvais sorts. Le bon Ipaie donne les récoltes abondantes, la santé, le bonheur sous toutes les formes. Le mauvais Ipaie, au contraire, amène les inondations, la sécheresse, la disette, la maladie, les deuils, toutes les calamités. Quelques indiens poussent même leur superstition jusqu'à croire que s'ils meurent, ce n'est que parce que le mauvais Ipaie leur a jeté un sort pour les faire disparaître. Pour rien au monde, les Cambas ne passeraient par certains chemins, la nuit, redoutant l'apparition d'un spectre, d'un fantôme, la rencontre du mauvais Ipaie. Le feu ne doit jamais s'éteindre dans la hutte ou bien devant la porte de celle-ci. L'Ipaie, le sorcier de la tribu, du village, en même temps qu'il a droit à tous les honneurs, se fait toujours rétribuer largement ses consultations. Quand il est appelé pour guérir un malade, il palpe la partie malade, la suce et en retire un objet quelconque, une petite pierre, un osselet, préalablement et habilement dissimulé dans la main ou dans vêtements. Cet objet est censé être la cause de la maladie. Les remèdes sont alors des plantes médicinales de la région, mises en infusion pour être prises comme tisane, ou appliquées sur la partie malade. Naturellement, les Indiens ont une confiance aveugle dans de tels médecins et se dépouilleraient de tout ce qu'ils possèdent pour pouvoir recourir à leur haute science.

HABITATIONS

Les Chiriguanos forment rarement des villages très peuplés. Généralement, ils se regroupent en hameaux de dix ou vingt huttes, mais quelquefois cependant, comme à Caraguatarenda, Bosni... les villages atteignent 60 à 80 huttes. Les hameaux sont établis à peu de distance les uns des autres, près d'un ruisseau, d'une rivière, dans un endroit où le terrain permet la culture facile et productive. Ils forment une petite place autour de laquelle les maisons sont élevées en rond, sans aucune symétrie, la hutte du chef occupant parfois le centre de la place. Les huttes ont la forme rectangulaire, 5 ou 6m de côté sur 7 ou 8m, avec parois faites de troncs d'arbres servant d'appuis à des bambous entrelacés, laissant des entrebâillements pour une facile ventilation. Le toit est très incliné, recouvert de branchages, de roseaux, d'herbe sèche. La porte est un simple treillage en bois, ou bambous, souvent même, elle n'existe pas du tout.

A l'intérieur, le mobilier est des plus primitifs : quelques lits de bois et de roseaux, des hamacs en caraguata, tressés par les Indiens, quelques ustensiles en terre pour la cuisine, les flèches pour la chasse, les filets pour la pêche, lesalebasses qui servent de bouteilles, carafes, récipients, la réserve de maïs etc...

ALIMENTATION

Le principal aliment est le maïs qui produit bien et sans demander beaucoup d'effort. Il se mange soit en grains grillés sur un débris de poterie (atipii) soit en grains bouillis à l'eau (atiruru), soit en farine délayée dans de l'eau, puis cuite de différentes façons, mélangée ou non avec des fruits ou des racines. La farine s'obtient en pilant les grains de maïs dans un mortier en bois dur, de 20 à 30% de diamètre, à l'aide d'un pilon d'un mètre de longueur. Les cunas, seules, s'occupent des soins du ménage, de la cuisine, de la fabrication de la farine. Les Chiriguanos cultivent aussi différentes variétés de citrouilles, de sandias (melons), de potirons. Ceux qui vivent à proximité des rivières sont tous excellents pêcheurs. Enfin, dans leurs immenses forêts ils trouvent toujours d'abondantes ressources en racines variées, fruits, graines, animaux de toutes sortes, comme le sanglier, la corzuela (chèvre sauvage), les perroquets, le nadou, l'autruche, le toucan, le tatou etc...

La boisson dont ils font leurs délices, surtout les jours fériés, est la chicha de maïs ou « Cangui ». Le cangui est préparé avec des grains de maïs mâchés par les cunas, puis mis à fermenter pendant plusieurs jours dans de grands récipients en terre, appelés « yambuis ». La salive dont s'imprègne le maïs pendant la mastication sert de ferment. La chicha, prise en petite quantité est une liqueur rafraîchissante, agréable au goût. Les fêtes commencent aussitôt après la moisson. Les Indiens se réunissent tour à tour dans chaque hutte du village, vont même au village voisin et ne se retirent de chez l'hôte qu'après épuisement complet de tous les yambuis. Trois ou quatre mois de l'année se passent ainsi en grandes réjouissances, sans se préoccuper des privations à endurer le reste de l'année, des disettes, de la faim du lendemain.

Chaque village a son chef, ou « Cacique » qui, en réalité, n'a guère d'autorité sur ses sujets. Le titre est héréditaire de père en fils, ou à défaut de fils, passe à des frères ou neveux. Si les Indiens jugent pour une raison quelconque que leur cacique est indigne d'eux, est incapable de remplir ses fonctions, manque de courage à la guerre, ils le destituent immédiatement et le remplace par l'un d'eux élu par le village. Un cacique général, Mandponai, qui habite Macharete, est le grand chef de la tribu. On le reçoit partout avec les plus grands honneurs. C'est

un homme intelligent et un éloquent orateur. Les fonctions du Cacique (ou « Tubicha ») consistent surtout à réunir ses hommes pour les fêtes, juger les différends, maintenir la paix, recevoir les voyageurs, leur procurer les vivres dont ils ont besoin, consulter les esprits, marcher en cas de guerre, à la tête de sa tribu... Le voyageur doit toujours s'adresser au cacique pour acheter des vivres, lequel pour une bonne rétribution naturellement, met à réquisition tous ses sujets.

Telle est la vie du Chiriguano libre, vie aisée, douce, à laquelle il s'attache et qu'il préfère de beaucoup à celle qu'il serait obligé de mener dans les Missions ou les haciendas qui sont venues s'établir sur ses anciennes propriétés. Missions et haciendas, loin de l'affranchir et de le civiliser, n'ont pratiquement d'autre effet que de l'asservir, lui créer des nécessités, l'obliger à un dur travail fort peu rémunéré et ne rien lui donner comme compensation. Les Chiriguanos, depuis quelques années émigrent beaucoup à la République Argentine, se rendant en masses vers Ledesma, Tucuman, où les grandes entreprises sucrières les traitent mieux et rétribuent plus largement leur travail.

HISTOIRE

La conquête des Chiriguanos fut déjà tentée par les Indiens Quichuas bien avant l'arrivée des Espagnols sur les plateaux qui forment aujourd'hui l'altiplanicie bolivienne. L'Inca Yupanqui, au 15^{ème} siècle, envoya une nombreuse armée pour les soumettre. Les efforts échouèrent ainsi que ceux faits plus tard par les Incas Atahulapa et Virracocha, qui durent se borner à la défensive en élevant quelques forts sur les chaînons orientaux de la Cordillère des Andes. L'arrivée des espagnols, la soumission des Quichuas, donnèrent quelques temps de répit à la lutte. Andres Manso, l'un des conquérants du Pérou, fut l'un des premiers européens, sinon le premier, qui put s'aventurer dans les régions peuplées par les Chiriguanos. Il put même fonder quelques villages avec l'aide d'une poignée de vaillants compatriotes, mais au bout de peu de temps, il devait périr dans les immenses plaines appelées aujourd'hui « Llanos de Manso » et situées sur les rives du Rio Pilcomayo entre les parallèles 23° et 24° de latitude australe.

A plusieurs reprises, les Cambas se sentirent assez puissants pour pouvoir envahir les territoires Tarija et Chiquisaca jetant partout l'épouvante et le désespoir. C'est alors que le Vice-Roi du Pérou, Francisco Toledo, résolut d'organiser une forte expédition contre eux. Comme les précédentes, cette expédition échoua complètement, avant même de livrer combat, manquant de ressources, de vivres, dans une région dépeuplée, accidentée au possible, sans le moindre chemin tracé. Elle sut se replier sur Chiquitaca après de nombreuses pertes et de grands sacrifices.

Au commencement du 17^{ème} siècle, quelques hardis missionnaires jésuites et franciscains pénétrèrent chez ces Indiens sans beaucoup plus de succès. Plusieurs d'entre eux durent payer du prix de leur vie leur téméraire entreprise. Quelques missions cependant s'élevèrent plus tard puis disparurent complètement. C'est ainsi que les anciennes missions de Guapy, Tariquia, Cuyambuyu, Pilipili, Abapo, Piray, Cabezas, Florida, Tayarenda, et autres, il ne reste plus que des ruines.

Aujourd'hui, les missions existantes ont, au plus, une cinquantaine d'années d'existence. Elles appartiennent soit au couvent de Tarija, soit à celui de Potosi,

et sont toutes dirigées par des franciscains Italiens. De Tarija dépendent les Missions d'Itau, Aguirenda, San Antonio, San Francisco Solano, Tareiri, Tiguipa et Machareti. Toutes, sauf Itau, sont situées à l'est de la Cordillère d'Aguaragua. De Potosi, dépendent les missions de San Pascual de Boicobo, de Santa Rosa et d'Ibo, situées au nord du Rio Pilcomayo, dans la province de l'Acero, département de Chuquisaca. Le nombre des Cambas néophytes dans les missions de Tarija peut atteindre en tout 6000 à 7000, les missions les plus peuplées étant Tareiri et Machareti. Dans les missions de Potosi, on peut compter 4000 à 5000 néophytes, Santa Rosa étant l'œuvre la plus prospère. Tout récemment, les missionnaires de Potosi viennent de former une nouvelle mission sur les rives du Rio Parapeti.

Ces missions, créées trop souvent dans un but d'intérêt plus que de civilisation, n'ont pas toujours rendu les résultats qu'on aurait pu espérer d'elles. Le « Reglamento de Misiones », rédigé par la Convention Nationale de 1900, ayant conféré d'amples pouvoirs aux missionnaires, ceux-ci en abusent parfois aux dépens du Chiriguano. Suivant ce règlement, l'Indien ne jouit d'aucun droit civil ou politique. Il est considéré comme un mineur dont le tuteur serait le missionnaire.

Il serait cependant injuste de ne pas tenir compte d'une influence heureuse des Franciscains sur les Chiriguanos qui aujourd'hui sont loin de l'état où sont encore plongées les tribus voisines des Tobas, maticos, Chorotis et Tapietes. Dans certaines missions, comme Tareiri, Santa Rosa, on reconnaît un effort désintéressé des converseurs. Il y a là des écoles, bien dirigées par des « maestras » assez instruites, travailleuses, avec un grand nombre d'élèves intelligentes, apprenant à lire et à écrire, se dédiant avec habileté à des travaux manuels variés. Les garçons apprennent à être charpentiers, menuisiers, cordonniers, maçons etc... pendant que les filles confectionnent des tapis, des ponchos, des alforjas, des ouvrages de couture. Le voyageur a peine à noter la différence sensible de l'état de progrès de Santa Rosa et Tareiri et des villages voisins de Cuevo et Camatndi, ces derniers, administrés par des fonctionnaires laïques du gouvernement, n'ayant même pas la moindre école. Dans chaque mission, il y a un missionnaire ou deux quelquefois. Un « Prefecto de misiones » de Tarija et un autre de Potosi inspectent continuellement les

établissements de leur ressort. Toutes ces missions relèvent du Gouvernement Bolivien, mais jouissent d'une très grande indépendance, souvent cause de la haine et de l'hostilité des colons voisins.

LANGUE

La langue que parlent les Chiriguanos est un dialecte du guarani parlé par une grande partie des Indiens du Paraguay. La communauté d'origine des Chiriguanos et des Guarani explique bien ce fait que sur les quebradas de la Cordillère d'Aguaragüe on use sensiblement la même langue que sur les rives du rio Paraguay.

C'est une langue riche en mots et en figures, assez harmonieuse, tranchant avec fort contraste, par sa douceur, avec les langues Quichuas et Aymaras, si gutturales, des indiens habitant les hauts-plateaux boliviens. Une étude approfondie du Chiriguano serait longue et laborieuse. Quelques ouvrages, publiés par le couvent franciscain de Tarija, pourraient faciliter la tâche à ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec cette langue.

Les sons « fe », « le » n'existent pas en chiriguano et quand on veut prononcer ces sons aux Indiens, ils prononcent comme « pe », « re ». Le « che » existe tout comme en français. Les sons « be » et « de » n'existent pas et sont remplacés par « mbe » et « mde ».

Il n'y a pas d'article et même les Cambas qui parlent espagnol ne peuvent s'habituer à employer l'article dans cette dernière langue. Le genre ou le sexe dans les personnes se distingue dans l'emploi d'un mot différent. Par exemple, « tamui » (grand-père), « yari » (grand-mère). Pour les animaux, on différencie les sexes par l'addition du mot « cuimbae » (mâle), ou de « cuna » (femelle). Ainsi on dira « urucuimbae » (le coq) et « urucuna » (la poule), « cabayucuimbae » (le cheval) et « cabayucuna » (la jument).

Pour désigner son enfant, la mère emploie un terme différent de celui employé par le père pour désigner le même enfant. Ainsi, la mère dira « chemembi » (mon fils) et le père « chiraï » (mon fils).

Les adverbes « oui » et « non » n'ont pas de traduction littérale à proprement parler. Si par exemple, l'on demande à un Chiriguano « Pentipa ndipota ? »

(veux-tu du tabac ?), il ne répondra jamais « oui » ou « non », mais toujours « aïpota » (je veux) ou « aïpotahan » (je ne veux pas).

La négation « ne », « ne pas », se traduit pas « han », le son « an » ayant à peu près la même valeur qu'en français. Par exemple, « aïpota » (je veux) et « aïpotahan » (je ne veux pas).

« Baëti » est un mot très fréquemment employé par les Chiriguanos pour exprimer la négation dans un grand nombre de cas. C'est toujours le premier mot Chiriguano que le voyageur apprend. C'est malheureusement trop souvent la réponse inévitable aux demandes de renseignements, de vivres ... Il signifie « je ne sais pas », « il n'y en a pas », « non », « rien »...

NUMERATION

Les Cambas emploient le système de numération à base 10, comme les Aymaras et Quichuas. Chaque nombre, jusqu'à dix inclus, est désigné par un terme distinct. Ces termes sont :

Un	Penti
Deux	Mocui
Trois	Mbaapui
Quatre	Irundi
Cinq	Pandepo
Six	Ova
Sept	Chiu
Huit	Huri
Neuf	Chau
dix	Opayandepo ou penti opa

Les nombres dix, vingt, trente ... quatre vingt dix, s'expriment à l'aide du mot opa, ajouté aux mots ci-dessus. Ainsi :

Une dizaine ou dix	Penti opa
Deux dizaines ou vingt	Mocui opa
Huit dizaines ou quatre vingt	Huri opa

Un nombre de deux chiffres s'exprime en énonçant d'abord les dizaines, puis les unités et en ajoutant le mot « aramova ». Par exemple :

quatorze	Penti opa irundi aramova
Quinze	Penti opa pandepo aramova
Vingt trois	Mocui opa mbaapui aramova

Les Chiriguanos arrivent rarement à concevoir un nombre plus grand que cent. Devant un grand nombre d'objets, ils se contentent de dire : « hetahette yegüi » (beaucoup, en grande quantité) ou bien « yaipapa rape han » (on ne peut compter plus loin).

Cependant quelques Indiens parviennent parfois à exprimer un nombre de trois chiffres, en employant pour désigner les centaines le mot « cientu », allitération du mot espagnol « ciento » (cent). Par exemple :

Cent	Penti cientu
Deux cents	Nocui cientu

Un nombre de trois chiffres s'énoncera alors comme suit :

Deux cent quarante sept Mocui cientu irundi opa chiu aramova

Les Chiriguanos n'ont aucun signe pour représenter les nombres, leur numération est donc seulement orale.